

Mylène Besson, comme un mur

Comme un mur qui se dresse devant nous. Comme l'image mémorable d'une tragédie qu'on ne pensait plus possible. Comme une géologie honteuse qui dénonce la folie de l'humain. Comment se peut-il que cela soit ? Soit encore. Encore et toujours. « Nous ne sommes pas les derniers », s'écriait il y a cinquante ans Zoran Music, rescapé des camps de la mort, en une implacable suite de gravures issues tout droit du monde nuit et brouillard. Jadis, *La Bataille de San Romano*, *Le Massacre des Innocents*, *Les Désastres de la guerre* ; hier, l'horreur de *Guernica* ; aujourd'hui... A l'instar de ses aînés, Mylène Besson est à l'écoute du monde, du sien. A leur exemple, elle ne peut rester sourde aux drames qui le secouent de toutes parts.

Comme un mur qui se dresse devant nous, « sa » guerre impose au regard l'expérience d'une impasse. Un tas. Un tas monumental de figures enchevêtrées, de corps disloqués, de membres fragmentés. Pas la moindre faille pour respirer. Pas le moindre interstice par où s'échapper. Comme on reçoit d'un coup, en pleine figure, la photo d'un enfant inanimé, face contre terre, au bord d'une plage. De l'impasse à l'impuissance. Que faire ? L'artiste a choisi de dessiller (*déciller*, en réalité) notre regard. De séparer nos paupières jointes, nous désaveugler, pour nous faire voir la vérité. Aux couleurs d'une lettre de deuil, en noir et blanc, comme Picasso. Dans un vacarme silencieux et glacé, digne d'une antique tragédie.

« Que croyez-vous que soit un artiste ? » nous interroge l'auteur de *Guernica*. « Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien, ou une lyre à tous les étages s'il est poète, ou même s'il est boxeur seulement des muscles ? Bien au contraire, il est même temps

un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux évènements du monde, se façonnant de toutes pièces à leur image. » Les artistes sont témoins de leur temps. Quel qu'il soit : politique, sociétal, culturel ou autre. Sous un ciel couleur azur ou au plus noir des abîmes, la palette est large. Ils actent l'histoire du monde, ils s'en font l'écho, ils nous en rappellent les drames, la trivialité ou la liesse. C'est selon. A chacun son ressenti.

Mylène Besson n'a pas résisté à la nécessité de dire son mot. Question de valeur, de morale. Parce que, comme poursuit Picasso : « Non, la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements, c'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi. » La mort, notre ennemi ? Non, quand elle est naturelle. La guerre, oui, elle est notre ennemi quand elle est le prétexte à toujours retarder la paix, à bannir le dialogue, à dominer l'autre. Comme un mur qui se dresse devant nous, l'œuvre de Mylène Besson s'impose à notre regard par sa puissante matérialité. Constituée d'une superposition de collages au motif de ces corps entassés, dont les expressions et la force du trait disent la douleur subie, elle s'offre à voir comme une immense fresque qui joue des valeurs les plus extrêmes en noir et blanc. Une œuvre sans âge, ni lieu, parce que de tous les âges et de tous les lieux. « Nous ne sommes pas les derniers » : telle est la difficile condition humaine.

Philippe Piguet